

A Berlin

(Dépêche de l'Agence Havas)

Berlin, 6 mai.

L'Empereur a passé une nuit moins bonne; le sommeil a été interrompu par suite des expectorations plus fréquentes. Néanmoins il n'y a pas de fièvre.

La température du corps était hier soir de 38° 3.

Toutefois, sur l'invitation de ses médecins, le malade garde le lit aujourd'hui parce qu'il se sent un peu fatigué.

(De notre correspondant particulier)

Berlin, 6 mai, 8 h. 47 soir.

Tous les organes officiels ont reçu un avis de la chancellerie les invitant à ne plus attaquer les médecins ni l'entourage anglais de l'Impératrice. On constate l'unanimité avec laquelle ils font l'éloge de l'Angleterre, qu'ils ont l'air de considérer comme une véritable alliée.

M. de Bismarck, de son côté, se montre fort aimable pour l'Impératrice; il a sollicité de l'Empereur la nomination du duc de Connaught, fils de la reine d'Angleterre, comme chef du troisième régiment de hussards prussiens.

Le Kronprinz a fait preuve de galanterie — ce qui est assez rare chez lui — en apportant des fleurs aux princesses ses sœurs; puis il a amené sa femme chez l'Empereur, qu'il a retenu à dîner à Charlottenbourg.

Le Journal des Débats publie ce matin la dépêche suivante :

Berlin, 6 mai.

L'ordonnance du Kronprinz défendant aux musiques régimentaires de jouer des airs d'opéra, n'a pas la portée politique que certains journaux ont voulu lui donner, et il n'y a rien dont la France puisse s'offusquer, les vieilles marches allemandes que le Prince a voulu remettre en honneur rappelant des guerres contre toutes les puissances rivales de la Prusse, la Russie et l'Autriche, aussi bien que la France. Ce n'en est pas moins un trait de caractère très particulier et très conforme aux habitudes d'esprit du Kronprinz.

La Russie et la Serbie

(De notre correspondant particulier)

Saint-Petersbourg, 6 mai.

Il est faux que le général Bogdanovitch doive se rendre en France; il est également inexact que le général Ernroth doive aller en Bulgarie. Notre ministre en Serbie sera autorisé à prendre un congé, ce qui est considéré comme une preuve de mécontentement que le gouvernement russe éprouve de la constitution du ministère Christitch qui est tout dévoué à l'Autriche. On croit que des événements graves se produiront avant peu en Serbie.

K.

MUSICIANA

L'Opéra-Comique donne ce soir la première représentation du *Roi d'Ys*, de M. Edouard Lalo. C'est une œuvre dont on s'occupe à l'avance et à très bon droit, l'auteur ayant conquis, de longue date, un haut rang dans son art. Symphoniste original, musicien clair, savant, ingénieux, d'une imagination fertile en mélodies, doué supérieurement du sens des rythmes et des couleurs de l'orchestre, aimant la vie en ses manifestations les plus franches, net d'esprit, sur tout, et persévérant, voici que, sur le tard, il aborde la scène. Je ne sais rien de sa partition, à l'heure qu'il est, hormis par oui-dire; mais j'ai le respect de ces artistes laborieux et hardis, tenaces, vifs, haut, marchant droit, qui ont suivi, dès leur jeunesse, le dur sentier de leur choix, et j'ai confiance. Les portes de fer du théâtre s'ouvrent devant eux; c'est fort bien. Ils sauront donner leur mesure sur les planches comme ils l'ont donnée au concert.

Mais je n'ai pas à définir, aujourd'hui, une personnalité de compositeur, si digne d'honneur qu'elle puisse être. Je souhaite simplement dégager une vérité générale et consolante, à savoir qu'un homme de tempérament et de volonté, qui a toujours produit selon sa conscience et à sa guise, dans un but bien déterminé, finit, presque infailliblement, par surmonter tous les obstacles. Ce n'est pas la justice abstraite qui le veut ainsi, c'est la force des choses. Ceux-là restent en chemin qui s'admirent et prophétisent, au lieu de travailler, et projettent tumultueusement de grandes œuvres qu'ils n'exécutent point. Et je veux raconter, à ce propos, l'histoire de ce curieux musicien nommé Jacques Strunz, à qui Balzac, émerveillé de sa parole, dédia *Mas-similla Doni*. Les plus grands dons sont stériles que l'étude et la discipline dans la production ne viennent pas féconder. Vive labeur! C'est la devise éternelle des vrais maîtres.

Jacques Strunz était un Bava-rois, né dans une petite ville dont j'ai oublié le nom. Sa famille, d'une bourgeoisie fort modeste, avait le bon goût d'aimer la musique sérieuse, si bien que ses précoces dispositions musicales furent cultivées et non étouffées. Heureux le pays où les bourgeois se régalaient de sonates et de symphonies!... A quatorze ans, Jacques jouait du violon comme un ange; il venait à Munich pour y apprendre la composition sous un professeur renommé, et on l'attachait à la chapelle du Prince. C'était un aimable démon d'une adolescence espiègle, tourné à ravig, tout pétri de malice. Comment n'eût-il pas charmé une romanesque petite cour de la fin du dix-huitième siècle? Quand Musset a fait naître son Fantasio à Munich, en ces temps reculés, on peut être sûr qu'il avait ses raisons...

A vrai dire, Jacques prenait ses leçons en écolier distrait, attrapant la science par bribes; mais on ne se tenait pas d'aise à l'entendre jouer une belle pièce de concert ou des variations. L'archet ne pesait pas à sa main le poids d'une plume; il le tirait, il le poussait, il le faisait sauter, il en latinait ou attaquait les cordes avec tant d'aisance, il le

laissait glisser avec tant d'abandon, qu'on s'étonnait des vibrations intenses échappées de l'instrument. Strunz avait une manière à lui de comprendre et de rendre les œuvres, qu'il les dénaturait pas, mais qui les faisait siennes. Ce qu'il interprétait, on croyait l'entendre pour la première fois, tant il paraissait l'improviser au gré de sa fantaisie.

Il lançait comme personne, les arpegges à la volée; il n'avait pas de rival à faire pétiller, autour d'une cantilène amoureuse, l'éclatant sardonien des pizzicati; il était miraculeux à prolonger dans l'air le délicieux batttement d'un trille pareil à l'éclair de rire d'une fée, à iriser les sons harmoniques, à faire miroiter les sonorités dans les points d'orgue, à faire sangloter les doubles cordes inconsolées. Avec cela, la gentillesse même, et une simplicité qui riait de tout! Si on le recherchait, si on le choyait, vous le devinez sans peine. A dix-huit ans, l'ingénu avait troublé tant de cœurs et accepté de si doux hommages qu'il ne doutait plus de rien.

Un beau soir, il advint qu'on le surprit aux pieds d'une comtesse... à moins qu'on ne surprit une comtesse à ses pieds, car tout est possible avec ces Don Juan Chérubins! Quoi qu'il en soit, le mari se fâcha et il fallut détalier sur l'heure... De bien beaux yeux durent pleurer à Munich. Mais la jeunesse de Jacques était morte.

Son violon à la main, Strunz parcourt l'Allemagne, la Hollande, la France, partout donnant des concerts et partout applaudi, mais tourmenté d'aspirations nouvelles de grand artiste. La virtuosité ne lui suffit plus; il la néglige. Sa nature d'Allemand le prédispose à la philosophie. Le voilà s'élevant aux plus hautes spéculations sur les moyens et les destinées de l'art, tombant dans la misère, brochant du contrepoin, rêvant à la fois d'œuvres sublimes et d'aventures idéales. A Paris, on lui offre une place de chef de musique dans un régiment d'infanterie. Et pourquoi la refuserait-il? On poursuit ses rêves où l'on peut, comme on peut: le tout est qu'on les réalise. Les Français font la guerre en Italie; Strunz dirige ses fantaisies jusque sur le champ de bataille de Marengo. La campagne terminée, on assigne la ville d'Anvers pour garnison au régiment. Pardieu! un vrai philosophe s'accommode de tous les voyages.

Malheureusement, au bord de l'Escaut, le colonel s'avise, un matin, de donner un ordre à son chef de musique: il veut qu'on lui joue un morceau à succès que Strunz ne peut souffrir. La scène est très vive. « Vous jouerez le morceau; je le trouve excellent. — Je le trouve exécrable; pour rien au monde, je ne le jouerai. — On ne me résiste pas impunément. — On ne me commande pas impunément des sottises. » Là-dessus, le chef de musique s'apprête à sortir; le colonel lui barre la porte. Strunz écarte son supérieur d'un terrible revers de main...

Comment le malheureux se tire-t-il d'affaire? Par ma foi, je n'en sais rien. Des amis qu'il s'est conciliés à Anvers intercedent pour lui; le colonel ne veut pas la mort d'un artiste: il se laisse fléchir. Enfin, j'ignore ce qui s'est passé; mais Jacques, qui s'attend à comparaître devant le conseil de guerre, est simplement destitué. Il a dit plusieurs fois avoir conçu, pendant cette épreuve, un concerto pour flûte, cor et violoncelle. Après tout, cela est possible. Les choses du dehors l'émeuvent si peu!...

Ce qui est incontestable, c'est que l'étrange garçon trouve tout naturel d'être libre et hors de peine, de ne plus porter l'uniforme, de ne plus dépendre que de soi, d'avoir des amis qui lui tendent la main, des élèves qui sollicitent ses leçons, des commensaux qui s'amuse de ses saillies et des auditeurs qui applaudissent ses œuvres. Il a des velléités de travail sérieux. Son concerto plaît aux connaisseurs, sa Messe solennelle, exécutée dans la cathédrale, se recommande d'un caractère assez grandiose. Le théâtre de Bruxelles représente un opéra-comique de sa façon, *Bouffarelli ou le pré-vot de Milan*, où il se moque furieusement de la musique italienne. A tout propos il répète: « La musique n'en est encore qu'à ses premiers bégaiements. » Il médite des effets énormes, d'immenses élargissements de sonorités au bénéfice de pensées profondes, des opéras, des cantates, où s'exalteront les passions de tout un peuple. Quelle forme pourront prendre ces conceptions, nébuleuses encore!... Il ne s'en inquiète pas. Il s'absorbe dans le pressentiment plutôt que dans la recherche des subtilités futures.

Cependant, sur ces entrefaites, Napoléon vient visiter le port d'Anvers. A qui la municipalité demandera-t-elle une cantate héroïque à la gloire de l'Empereur, si ce n'est à Jacques Strunz? Et l'œuvre est composée en quelques semaines, répétée en quelques jours, exécutée par des voix innombrables, acclamée avec frénésie. Napoléon se complait en cette glorification retentissante qui jette une nation entière à ses pieds: il envoie au compositeur un présent de six mille livres, accompagné de chaudes félicitations.

Jacques Strunz, tout étonné de l'effort qu'il vient de faire, pense qu'il sera temps de recommencer plus tard et se rend à Paris.

A quoi s'occupe, à Paris, notre fantaisiste? D'abord, à rêver; ensuite, à bavarder; puis, à ne rien faire; enfin, à bâcler des pièces instrumentales pour les éditeurs, à faire jouer, à Feydeau, les *Courses de Neumarkhet*, à prodiguer ses démarchés en vue d'obtenir une commande théâtrale quelconque... Il voudrait bien écrire un grand opéra... Oh! un opéra superbe, selon des principes à lui, où l'on entendrait des mélodies poignantes, revêtues d'harmonies extraordinaires, enveloppées d'une instrumentation inouïe; mais il ne le commencera pas si on ne le lui commande. Et il parle! Et il vaticane! Et il juge les autres! Et il se fait admirer sur parole. Certes, dans ses conversations, des idées hardies se font jour; mais le rêve a tout à fait dévoré en lui l'esprit producteur. Las de

tout, dégoûté de lui-même, on le voit implorer de la Restauration, une place de commissaire à l'inspection des subsistances pour la guerre d'Espagne, s'enrichir en des tripotages de fourniture, longer des chemins sous ses pas, en curieux désœuvré qui pleure sa vie perdue et, ruiné, au bout de sept ou huit ans, par la banqueroute d'un financier, échoue de nouveau à Paris dans la musique.

Dans la musique! Hélas! il harbouille des contredanses pour des théâtres de hasard; il conduit des orchestres qu'il oublie de payer; il entre comme chef de service de la copie à l'Opéra-Comique. Ses admirateurs quand même lui font demander des intermèdes pour *Ruy Blas*. On n'a jamais vu un homme si bien doué tomber si bas. Mais, tort heureusement, un héritage lui survient du fond de son Allemagne — et il n'est plus question de lui.

Et voilà ce qui arrive d'un homme qui le génie sommeille peut-être et qui ne fait rien pour l'éveiller. L'heure d'un Jacques Strunz ne sonne jamais, pour une raison très simple: c'est que les bavardages s'envolent et qu'on n'a point une œuvre à mettre en avant. En musique, comme en tout, l'avenir est aux hommes de talent tenaces et convaincus qui travaillent. L'œuvre achevée peut attendre plus ou moins longtemps les circonstances favorables, mais elle finit toujours par éclater. On l'a vu pour *Sigurd* naguère: on le voit aujourd'hui pour le *Roi d'Ys*.

FOURCAUD

Ce qui se passe

ECHOS DE PARIS

La journée d'hier a été véritablement splendide; le soleil nous a prodigué ses chauds rayons avec une générosité à laquelle il ne nous avait plus habitués depuis longtemps.

Aussi les Parisiens se sont-ils, dès la première heure, empressés de quitter Paris, pour aller demander aux campagnes environnantes un air pur et bien faisant.

Au Bois, la foule était considérable; toutes les promeneuses avaient arboré la toilette printanière.

Le coup d'œil était charmant. Le printemps s'est longtemps fait attendre, mais le voici, cette fois!

Salut!

Hier, dîner hebdomadaire suivi de soirée chez la princesse Mathilde, et réception chez la duchesse de Maille et chez Mme Furtado-Heine.

Beaucoup d'animation dans ces trois élégants salons, où l'on a fait d'excellente musique.

Aujourd'hui, comme tous les lundis, five o'clock tea des plus select chez lady Lytton.

Le beau temps, qui nous est enfin revenu, permettra aux nombreux invités de l'ambassadrice de descendre dans le beau jardin de l'hôtel de l'ambassade.

Au Bazar de la Charité :

Voici la liste des nouvelles œuvres qui inaugurent aujourd'hui leur vente avec les noms des dames présidentes :

Œuvre des jeunes convalescentes : duchesse de Doudeauville.

Crèche du Vésinet : Mme Pallu.

Œuvre de Notre-Dame-du-Salut, Œuvres ouvrières : comtesse de Belmont.

Œuvre des Femmes du monde : marquise de Saint-Palle.

Refuge Sainte-Anne : Mme Nollevall.

Orphelinat de Notre-Dame-des-Flots de Dieppe : comtesse d'Armaillé.

Orphelinat des Saints-Anges : baronne de Saint-Didier.

Orphelinat de la rue Caulaincourt : Mlle Le Couteux.

Est-il besoin d'encourager nos amis à aller au Bazar de la Charité ou à y envoyer leur offrande?

Pour les pauvres, s'il vous plaît!

Plus de Petite Bourse au Crédit Lyonnais, depuis avant-hier.

Les coulisiers, clients et courtiers se sont séparés, comme ils le font tous les ans à cette époque, pour ne reprendre leurs opérations nocturnes que dans les premiers jours d'octobre. Aussi, depuis avant-hier, la façade du Crédit Lyonnais est-elle redevenue, le soir, d'une morne tristesse.

Plus de lumière électrique éclairant le grand hall, plus de cris à l'intérieur! Plus rien que l'ombre et le silence!

Et cela va durer jusqu'au mois d'octobre.

Pour le silence, très bien; mais pour l'ombre, hélas!

Relié dans les premières publications de mariages.

Du septième arrondissement :

Celles de M. Clément-Charles de Barbeyrac, comte de Saint-Maurice de Montcalm-Gozon, propriétaire à Montpellier, fils du marquis de Saint-Maurice et de la marquise, née Berthe de Sarret de Coussargues, décédée, avec Mlle Valentine-Marie-Etienne Pozzo di Borgo, fille du duc Gaetan Pozzo di Borgo et de la duchesse, née Louise-Aline de Montesquiou-Fézensac, morte il y a quelques années.

Cette union sera célébrée, dans la seconde quinzaine de ce mois, à Sainte-Clotilde.

De la mairie du premier arrondissement :

De M. Adrien Clémenceau, avocat à la cour d'appel de Paris, fils de M. Paul-Benjamin Clémenceau, docteur en médecine et jeune frère de M. Clémenceau, député, et Mlle Pauline Meurice, fille adoptive de M. Paul Meurice.

S. A. R. la princesse Hélène de Tour et Taxis et son fils, le prince régnant de Tour et Taxis, qui étaient nos hôtes depuis un mois, sont partis avant-hier soir pour Ratisbonne.

La princesse Hélène, fille de S. A. R. Maximilien, duc en Bavière, est la sœur aînée de l'impératrice d'Autriche-Hongrie, de la reine des Deux-Siciles et de